



FRANCE SHOTOKAN LIAISONS N°5 MARS 1979

FRANCE SHOTOKAN Association sans but lucratif 12, rue Saint Jean Baptiste de la Salle 75006 PARIS 566 408

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

EDITORIAL

Le karaté est une discipline qui demande des pratiquants, entre autres exigences, qu'ils se remettent en cause fréquemment, que ce soit dans leur entraînement ou en dehors. Et pourtant, il continue de circuler parmi ces pratiquants nombre d'idées toutes faites souvent fausses, de formules creuses ou d'affirmations ridicules par leur exagération.

La manière traditionnelle et la plus efficace d'éclaircir ces idées est naturellement l'entraînement lui-même, mais, puisque nous appartenons à une époque sensible aux moyens de communication écrits, essayons de faire le point sur une question parmi beaucoup d'autres qui a fait l'objet d'interprétations diverses : la signification et le contenu des entraînements formels, les cours et les stages et leur place dans le karaté.

Sans réduire la question à une simple formule, on peut dire que, d'une part les entraînements ne constituent pas en eux-mêmes un but, mais que, d'autre part, ils sont le moyen nécessaire de la pratique du karaté à condition de répondre à certains critères.

À la différence, par exemple, de la gymnastique ou de la musculation qui se fixent pour objectif une amélioration des performances corporelles, l'entraînement de karaté n'est pas un but en lui-même. C'est avant tout une façon de rechercher une optimisation, une harmonisation et une maîtrise de ses potentialités physiques et morales. Comme le dit et le montre Maître Ohshima, l'entraînement est un moyen de polir notre personnalité pour aboutir à un ensemble cohérent et harmonieux. Par rapport à d'autres disciplines d'expression corporelle comme les sports ou la danse, la différence est plus difficile à saisir. En effet, il y a dans ces activités une intention qui

dépasse la pratique elle-même et l'on constate que la plupart des grands champions sont souvent des gens remarquables d'une manière ou d'une autre. La différence, dans notre discipline provient de la part prédominante que nous donnons délibérément aux fonctions morales par rapport au rôle des fonctions corporelles. Cela signifie, en particulier, que la mobilisation de l'attention, de la volonté ou de la persévérance sera l'objectif premier et la condition nécessaire d'un entraînement correct.

C'est pourquoi les critères de jugement retenus pour les passages de grades sont autant de critères de comportement moral que des critères physiques et techniques.

Pour illustrer cette première affirmation, selon laquelle l'entraînement n'est pas un but en soi, il suffit de citer la réaction de Maître Ohshima au cours du dernier stage spécial à Vichy : que ceux qui s'entraînent plus particulièrement au cross ou aux haltères, aux tractions ou à n'importe quel exercice physique, ne profitent pas au cours de l'entraînement, de leur aisance, mais au contraire, cherchent volontairement à effectuer ces épreuves dans des conditions plus difficiles pour relever le niveau de leur propre défi. Mais, si l'entraînement ne constitue pas le but, il est le moyen, le passage obligé, la voie que nous, karatékas, avons choisie pour atteindre notre véritable objectif. Ne définissons pas cet objectif, il est propre à chacun, mais l'entraînement lui-même, l'entraînement est une obligation que nous nous fixons et que nous fixons à la hauteur des ambitions que nous avons pour nous-mêmes. Cela signifie qu'il doit être le plus exigeant possible compte tenu de notre contexte personnel, il doit être régulier, fréquent, dur et surtout sans compromission.

Cette exigence se mesure par rapport à soi-même, il n'y a pas de critère objectif auquel se référer. C'est la raison pour laquelle aucun ancien ne porte de jugement de valeur

Sur l'entraînement des juniors et si l'un de ceux-ci cherche un compliment ou une simple réassurance, il s'attire, soit un silence réprobateur, soit des remarques désobligeantes ; chacun étant le seul décideur de son entraînement et le seul juge de ses efforts. Mais, à l'inverse, ce qui constitue une des grandeurs du karaté, c'est la parfaite objectivité des résultats. En effet, en karaté seul le résultat compte au niveau du combat. Quels que soient les mérites du pratiquant, quels que soient ses dons ou ses faiblesses, seule compte la supériorité de son efficacité. Ainsi, la liberté que chacun se donne de pratiquer son entraînement plus ou moins sincèrement, trouve ses propres limites dans les résultats qu'il veut obtenir. Le combat lui servira de révélateur mais les résultats se mesureront dans beaucoup d'autres domaines. Sur un autre plan, l'entraînement, affaire essentiellement personnelle, ne trouve pourtant sa plénitude qu'à condition de servir de support à l'entraînement des partenaires. Cela est vrai à deux niveaux : au niveau du kihon avec partenaire où le rôle de chacun doit permettre à l'autre de recréer les conditions d'un véritable combat, au niveau du combat où l'attention que l'on porte à l'adversaire d'une part est indispensable pour soi, mais encore évite aux deux la plupart des accidents. Comme pour tout ce qui concerne le karaté, la seule façon d'épuiser un sujet est de le pratiquer ; alors, oubliez tout et entraînez-vous.

Yves EZANNO.

NOTE DE LA REDACTION

Le dossier sur les contions de transport en car, que constitue avec nous Madame Couzy est, à l'heure actuelle, très avancé.

Il nous manque toutefois des éléments sur les accidents de car qui se sont produits ou se produisent en province. Nous demandons aux membres de France Shotokan de province d'envoyer à la rédaction tous documents de la presse régionale qu'ils pourraient trouver ayant trait à de tels accidents (photos, compte-rendus de procès, articles etc...)

FIN DE L'INTERVIEW DE MAITRE OHSHIMA



Comment expliquez-vous que Maître Gusukuma n'ait jamais pris d'élèves ?

Parce qu'il était très humble et qu'il ne s'est jamais pris pour un Maître. Si quelqu'un n'est pas très sociable et préfère s'entraîner seul, il n'y a rien de mal. Il faut que vous compreniez que nous n'essayons pas de fabriquer un type particulier d'être humain. Qui que vous soyez, il faut faire de votre mieux et alors nous pouvons être en harmonie tous ensemble puisque nous avons un point commun : c'est de se regarder soi-même, de la façon la plus stricte, la plus honnête possible et d'essayer de se perfectionner. Pourquoi ? Pour les autres. Si nous avons ceci en commun, les autres idées, les autres théories et idéologies, les différences d'âge et de sexe ne sont pas importantes.

Vous avez parlé du fils de Maître Funakoshi ; nous ne connaissons rien de lui ?

Ma propre opinion Sur lui change presque chaque année. Mes seniors de Waseda comme Egami, Okuyama, Kamata, aimaient beaucoup Funakoshi junior, mais de façon sentimentale. Bien sûr, Funakoshi junior était un karateka de génie. Il s'entraînait depuis l'âge de cinq ans et arrivé à vingt ans, presque personne ne l'égalait. Il s'entraînait sérieusement. Toutefois, il nous quitta quand il avait seulement vingt-sept ou vingt-huit ans, ce qui fait qu'il s'entraînait depuis vingt ans seulement. Cela fait maintenant près de trente ans que je m'entraîne et lorsque je regarde en arrière pour voir l'époque où j'avais vingt ans d'entraînement, je réalise que j'avais une grosse tête et que je ne comprenais pas grand chose. D'un autre côté, nous ne savons pas exactement quel type de relation il y avait entre Funakoshi junior et les principaux élèves du Maître. Il y avait un fossé entre le groupe de Funakoshi junior qui haïssait vraiment les gens qui ne savaient pas se battre (c'était pendant la guerre), et la génération plus âgée des élèves de Maître Funakoshi. Il y avait donc là

une sorte de conflit.

Maître Funakoshi n'est pas retourné à Okinawa, mais il a envoyé son fils Yoshitaka qui est allé voir chacun de ceux que Maître Funakoshi considérait comme des Maîtres. Ces personnes aimaient vraiment le fils de Maître Funakoshi et par conséquent ce devait être quelqu'un de très sérieux et bon. Je pense qu'il était exceptionnel et que c'était un Maître.

Dans la pratique du karaté est-il nécessaire de garder la tradition japonaise ?

Je considère le karaté comme un héritage humain que tout le monde peut avoir, qui n'a pas à être obligatoirement japonais ni centré sur une question de nationalisme. Ce que je désire transmettre aux Occidentaux, c'est que pour comprendre ce qui est nouveau, il faut étudier l'ancien. Il n'y a pas de génération spontanée. Il s'agit là d'une compréhension orientale.

La conception plantaire du monde est quelque chose qui est né avec notre génération. Il y a quelques générations on considérait la terre comme étant un ensemble de cultures juxtaposées. Les cultures occidentale et orientale se sont développées de différentes manières et de différentes directions, mais en tant que culture planétaire, il n'y a du nouveau que depuis les dernières guerres. Ce fut l'accouchement difficile d'une nouvelle culture humaine ; c'est du moins ce que je crois. C'est pour cette raison qu'on assiste à des confrontations militaires et économiques à travers toute la planète. Mais c'est le point de rencontre de différentes cultures pour former une nouvelle culture planétaire. Dans ce sens, cela ressemble à une tapisserie. La culture occidentale fournissant les lignes horizontales de la trame, la culture orientale étant les lignes verticales. Cette jonction est apparue depuis le dernier demi siècle. En Europe, par exemple, vous avez l'esprit plus ouvert que celui de vos grands parents. Aussi afin de tisser cette nouvelle culture, il est nécessaire que je vous donne les lignes verticales qui vous permettront de la compléter. Le karaté n'est pas une question de mots qu'il faut dire en japonais ou de costumes, mais il faut être humble envers les seniors. Ceci est un élément très important de la tradition orientale, donc des connections verticales dont vous avez besoin. Ceci est particulièrement essentiel dans la pratique des kata. Quand le Maître montre un kata, ses élèves doivent faire exactement la même chose. Ainsi, ne vous préoccupez pas des mots japonais, de la culture japonaise, mais apprenez exactement ce que faisaient les anciens. Le mot japonais pour s'entraîner est « Keiko ». « Kei » veut dire - penser - « Ko » veut dire - vieux -. « Penser vieux », penser comment les Maîtres et les experts faisaient, voilà le sens de l'entraînement dans la culture orientale.

Il y a quelques années, vous avez parlé d'une perception extra sensorielle comme quelque chose de naturel qui s'améliore avec la pratique ?

Oui. C'est quelque chose de très naturel et il n'y a rien de mystérieux à cela, ni d'artificiel. Tout le monde peut avoir de telles perceptions et je pourrais le montrer de différentes manières.

Est-ce une de ces capacités de l'esprit dont vous parlez habituellement ?

Vous savez, il n'y a rien qui soit là d'un très haut niveau. Beaucoup d'animaux l'ont et les êtres humains l'avaient beaucoup plus à une époque. Mais nous avons perdu le sens. Sous certains aspects, l'être humain a plutôt régressé. Mais nous pouvons pallier cela et sans aucun doute améliorer ces aspects. Ce ne sont pas des considérations abstraites ou idéologiques, mais des choses très naturelles et très concrètes.

Quand et pourquoi avez-vous commencé le karaté ?

Il y a plusieurs raisons. Quand j'étais un petit garçon, je détestais les arts martiaux parce que mes parents m'obligeaient à en faire. Je faisais du judo, sumo et kendo. Je ne voulais pas être perdant et je n'ai jamais perdu mes combats à l'école. Donc je m'entraînais mais je n'aimais pas ça. Mais quand j'ai eu quinze ans à la fin de la guerre et que tout le monde au Japon abandonnait cette culture pour la culture américaine, j'ai commencé à l'apprécier. Je suis têtu et quand tout le monde va dans une direction, je vais dans la direction opposée. Aussi, quand tout le monde a commencé à abandonner les arts martiaux j'ai commencé à les aimer. À cette époque, un groupe de réfugiés et de révolutionnaires se plaça sous la protection de mon père. Mon père protégeait ces rebelles qui voulaient assassiner le Premier ministre Satajo, mais comme celui-ci donna sa démission, ils ne le tuèrent pas et se réfugièrent chez nous. L'un d'entre eux était l'entraîneur des experts en arts martiaux de l'université de Tokyo. Il me dit qu'il y avait un club de karaté à l'Université de Waseda, que les hommes qui s'entraînaient là étaient petits, légers, tranquilles mais incroyables grâce à une technique mystérieuse. J'étais fasciné. Je voulais aller à l'Université de Waseda. D'abord, parce que ce n'était pas une de ces universités impériales très académiques, elle était moins conventionnelle, d'esprit plus libre et parce qu'il y avait là le fameux club de karaté dont cet homme m'avait parlé. Leurs experts ceintures noires étaient très gentils, ne montraient jamais leur force en public et se conduisaient toujours en gentlemen. Mais dès que quelque chose se passait, ils étaient alors étonnamment forts. Voilà le second motif. La troisième raison, c'est un incident qui est arrivé dans le train pour Tokyo en 1947. À l'époque, le voyage durait trente-cinq heures dans un train bondé, sans fenêtre avec toutes sortes de gangsters qui faisaient du marché noir etc.... Il y en avait tout un groupe à l'extrémité du wagon et ça me faisait une drôle d'impression.

Je ne sais pas combien d'heures plus tard, un de ces types s'est mis à insulter un garçon de mon âge, exactement comme moi, qui allait passer des examens à Tokyo. Il l'a tiré vers lui et s'est mis à le battre juste parce qu'il l'avait touché avec son coude. Les autres hommes de ce groupe lui ont sauté dessus aussi. Je voulais l'aider, aller à l'autre bout du train, enjambrer tout ce monde et l'aider. J'allais me lever mais tout le monde autour m'en a empêché, me disant que c'était inutile, que je n'avais aucune chance. J'ai eu honte de moi. Si j'avais pu me lever et aider ce jeune homme, si tout le monde m'avait battu comme lui, peut-être que je n'aurais jamais commencé à faire du karaté. Je me suis haï pour ma propre lâcheté, mon égoïsme, pour avoir préféré ma sécurité en face de quelqu'un qui avait de vrais ennuis.

Alors, j'ai décidé de m'entraîner pour qu'il me soit possible d'agir quand je penserais qu'il y a une cause juste à défendre.

Le désir de faire du karaté répond-il au besoin de compenser une faiblesse supérieure à celle de la plupart des gens ?

Pas du tout. Peut-être les karatékas ont-ils toujours une façon naïve de se regarder, ce que beaucoup de gens actuellement ont perdu. On peut dire que tout le monde a des faiblesses, mais que nous avons en plus, une sorte de naïveté qui fait que nous essayons de nous regarder de façon sincère et courageuse. Je ne prétends pas que tous les autres ont perdu ce sens, mais pour beaucoup d'entre eux, ils l'ont abandonné. Cette faculté de nous critiquer, il faut la conserver jusqu'à la fin de notre vie.

F.S.CLUB KANKU

A l'occasion du passage de grades qui s'est déroulé le Vendredi 10 Novembre 1978, nous avons remis à la famille de notre ami Manuel Zapico, décédé accidentellement, la ceinture noire décernée à titre posthume par Maître Ohshima.

Les parents de Manuel ont tenu à assister intégralement au passage de grades, marquant ainsi l'intérêt qu'ils portent à la marche du club dont leur fils était issu.

J. Pierre Van Gansbeke

Note de la Rédaction :

Les membres de France Shotokan faisant partie de la même promotion que les quatre victimes de l'accident, sont tous aujourd'hui 1er Dan. C'est pour cette raison que Maître Ohshima a décerné cette année quatre diplômes de Shodan à titre posthume, qui ont été remis aux familles Couzy, Zapico, Le Pouliquen et Slama.

PREPARATION AUX KUMITE : LE IAÏ

Le Iaï est un assaut conventionnel très important car très proche du combat réel. En effet, lors d'une confrontation réelle, les adversaires se trouvent le plus souvent dans une attitude naturelle, ils n'ont pas le temps de se mettre en garde ou de laisser un arbitre intervenir ; le premier qui sent que le temps des discussions est passé, attaque, et presque toujours le premier coup, s'il atteint son but, donne un avantage décisif. C'est justement au combat rapproché à partir d'une position naturelle que le Iaï nous prépare. Les deux adversaires se font face en Hachiji-datchi, les bras le long du corps à une distance d'environ un pas. Pour l'un d'entre eux, il s'agit de porter sans faire d'appels et au meilleur moment, une attaque réelle. Pour l'autre, il faut bloquer cette attaque et porter une riposte, celle-ci étant contrôlée comme toujours dans les combats conventionnels. À une distance aussi courte, les aspects physiques et techniques, pour importants qu'ils soient, cèdent un peu le pas devant les aspects psychologiques. Les adversaires sont trop proches pour que celui qui attaque marque le moindre temps entre le moment qu'il sent propice et la décision de porter son coup. De même son partenaire n'a pas le temps de voir l'attaque se développer et de réagir ensuite. Pour chacun d'entre eux, il faut anticiper les réactions de l'adversaire et pour cela, découvrir tous les signes annonciateurs d'un mouvement. Il faut donc surveiller son rythme respiratoire, le mouvement de ses yeux, les moindres crispations de son visage ou de ses épaules, les légers balancements de son corps, tout ce qui peut prévenir de ses intentions .

Comme on le voit, cet exercice demande beaucoup de maturité, voire même une certaine expérience des assauts réels, aussi n'est-il étudié qu'à partir du troisième Dan. Dans la forme élémentaire, on détermine à l'avance le rôle des partenaires, le niveau visé et la nature de l'attaque. En général, il s'agit de Oïe-zuki ou de Mae-geri car ce sont les attaques les plus rapides. Au fur et à mesure que le niveau technique des partenaires s'élève, ils auront de plus en plus de liberté. Il est important de remarquer que les Ten-no-kata sont les exercices formels de préparation au Iaï.

Au Japon, il existe une autre attitude naturelle, c'est la position à genoux qui est utilisée à l'intérieur de la plupart des bâtiments. Aussi, une forme de Iaï à partir de cette position s'est-elle naturellement développée. Il ne faut pas négliger cet exercice sous le prétexte que dans la vie moderne, même au Japon, cette position n'est pratiquement pas utilisée. Il y a deux raisons importantes à pratiquer cette forme d'assaut. D'une part, les déplacements à genoux imposent un excellent travail de musculation et d'assouplissement des articulations des chevilles,

des genoux et du bassin. D'autre part, comme les jambes sont repliées sous le corps, les déplacements sont presque essentiellement dus aux mouvements des hanches, et quand on connaît l'importance de ceux-ci dans toute la dynamique du karaté, on appréciera l'utilité de cet éducatif.

Je conclurai cet article en insistant encore une fois sur le fait que tous les assauts sont conventionnels, que tous sont incomplets et que seul, un travail harmonieux donnant la même importance aux Sambon-gumité, Ippon-gumité, Jyu-gumité et Iai, constitue une préparation correcte au combat.

Daniel CHEMLA

L'ENSEIGNEMENT

Quels sont ceux qui enseignent ?

Des maîtres auréolés de légende pour certains, des experts redoutables pour d'autres, des leaders à suivre, des champions à imiter, les gardiens d'une tradition à perpétuer, des anciens qui ont choisi de faire transpirer les autres et de leur en faire « baver » comme au bon vieux temps, des fonctionnaires diplômés d'état, etc...

Figurent dans leur panoplie : l'autoritarisme, le sadisme, l'ésotérisme exotique, et par-dessus le marché, la possibilité de présenter des candidats « super doués » à la ceinture noire décernée par Maître Ohshima, ambition souvent limitée des pratiquants.

Je crois qu'il est nécessaire de ramener les choses à leur juste mesure pour une meilleure compréhension de chacun et l'épanouissement de la collectivité que nous formons. Selon moi, enseigner est une vocation. On ne peut faire sincèrement que quelque chose qui plaît, que l'on aime. Encore faut-il que le contact se fasse ! Nous ne sommes pas stéréotypés ; l'enseignement doit être perméable à tous les niveaux afin que chaque personnalité s'affirme, s'affine.

Il est vital que la confiance soit totale, ce qui nécessite de la part du « prof », l'honnêteté, une disponibilité envers ses juniors et une constante attention. Pour ce sacerdoce, il faut être généreux, pouvoir donner au moment voulu le déclic qui engendre la compréhension. Cela nécessite l'assiduité aux cours, l'établissement d'un programme, certains dons et recherches pédagogiques. Enfin, il faut animer les séances, y faire passer le souffle de la connaissance, calmer les impétueux, exciter les indolents, adapter à chaque tempérament les recommandations, à chaque type d'individu, les exercices appropriés pour un meilleur rendement, un face à face avec lui-même.

Parfois, devant le comportement décevant de quelques-uns, le manque d'application, les papotages qui coupent les explications, les interprétations personnelles sans rapport avec la leçon, nous sommes découragés, prêts à renoncer à l'enseignement pour nous consacrer enfin à la recherche personnelle.

Puis quelques-uns semblent comprendre, s'accrochent, alors la générosité reprend le dessus. On se dit qu'en fin de compte, malgré les nombreuses déceptions, il y aura quelques-uns élus que cela vaut la peine de continuer .

Et l'entraînement personnel, comment se fait-il ? Et bien, à part quelques répétitions que l'on peut effectuer avec la collectivité, quelques sensations avec un partenaire fugitif, il faut s'entraîner en dehors des cours. Car il faut corriger les juniors, les diriger, imposer la cadence, bref, passer le cours à faire don de soi aux autres. C'est donc bien souvent en solitaire que l'on peut s'entraîner et y trouver un plaisir inouï, chercher la qualité dans un espace-temps réduit. Pour progresser, il faut participer aux stages organisés par les seniors et Maître Ohshima, redevenir un élève studieux. Mais contrairement à la plupart des participants, les connaissances acquises ne seront pas gardées pour soi. Elles seront distribuées aux élèves afin de leur permettre un nouveau bond en avant. Comme vous le voyez, tout cela n'est pas simple, mais nécessaire à l'épanouissement du groupe. Que souhaitent ceux qui enseignent ? Des élèves assidus, sincères, réceptifs ; des étudiants d'arts martiaux enthousiastes et prodiges d'efforts ; des hommes (et des femmes) affirmés dans leur personnalité et gradués par Ohshima O Sensei ; des amis qui les comprennent, les aident et à qui ils pourront passer le flambeau le moment venu pour que notre art martial se perpétue dans le respect de la tradition lointaine et éternelle.

Jacques DUPRE

HOTEI

Hotei vivait pendant la dynastie Tang. Il ne souhaitait ni passer pour un maître de Zen, ni réunir de disciples et préférait marcher dans les rues, avec un gros sac rempli de cadeaux de toutes sortes qu'il distribuait aux enfants rassemblés autour de lui. De la sorte, il avait fait des rues un véritable jardin d'enfants permanent. Chaque fois qu'il rencontrait un adepte du Zen, il tendait sa main et demandait : « Donne-moi un sou, un seul ». Et quand on lui demandait de retourner dans un temple pour enseigner aux autres, il répétait : « Donne-moi un sou, un seul ». Un jour qu'il était affairé à son occupation habituelle, un maître de Zen survint et s'enquit auprès de Hotei : "Quelle est la signification du Zen ? » Silencieux, Hotei laissa choir son sac sur le sol. L'autre reprit : « À présent, quelle est la réalité du Zen ? » Pour toute réponse, Hotei reprit son sac et passa son chemin. (extrait de Zen flesh...)

MUHAMMAD ALI

Le 4 Juillet 1910" le plus grand combat du siècle"(1) s'achève à Reno: Jack Johnson est sur le point de mettre knock-out Jack Jim Jeffries, l'ancien champion du monde des lourds ; à l'issue d'un combat de quinze rounds qui n'a été « qu'un jeu pour lui » (1). La foule hurle : « Ne laissez pas le nègre le mettre kock-out »(1). Deux ans auparavant, sa victoire sur le blanc Tommy Burns, champion du monde des lourds a provoqué une telle émeute qu'il n'y aura qu'un combat pour le titre en deux ans (2). Un demi-siècle plus tard, en 1960, Cassius Clay, médaille d'or aux jeux olympiques de Rome, catégorie poids mi-lourds, est décrit par le Sport Illustrated comme « l'authentique jeunesse américaine ». L'authentique jeune américain médaillé olympique est exclu d'un restaurant de Louisville, sa ville natale, pour la couleur de sa peau. C'est un tournant de sa vie: « Toutes les illusions que j'avais pu me fabriquer à Rome d'être devenu le symbole de la jeunesse américaine s'étaient évanouies » (3). La médaille olympique finit au fond de l'Ohio.

De noir américain protestant et intégré, il devient membre d'une minorité ethnique, conscient de son état et se forgeant son identité. De Cassius Clay (4), il devient Muhammad Ali. L'Amérique ne lui pardonnera jamais cet engagement. Il est exclu du ring d'Avril 1967 à Septembre 1970 pour avoir refusé d'être mobilisé.

En passant professionnel, Muhammad Ali voit dans quel "business" il entre, et dès lors, chacune de ses pesées, chacune de ses déclarations seront mises au point avec le même soin que ses combats sont préparés. Les bourses étant fonction de la célébrité, il fera parler de lui. Il est « le plus grand, le plus beau, le plus fort » ; il ne réussit pas trop mal dans cette carrière de public-relation puisque ses gains entre 1960 et 1975 dépassent trente millions de dollars. Entre les pantalons élimés de 1960 et ces trente millions de dollars, il y a cinquante et un combats professionnels (jusqu'en 1975), quarante-neuf victoires dont trente-cinq par knock-out, deux défaites : Joe Frazier en 1971 et Ken Norton en 1973.

Il y a également un entraînement pratiquement ininterrompu depuis l'âge de douze ans. Amateur, il s'entraîne de quatre à six heures par jour. Stoner « nous obligeait à faire des séries de directs du gauche, deux cents d'affilée... quand on se fatiguait, il nous obligeait à recommencer à zéro... jusqu'au jour où on faisait les deux cents sans s'en apercevoir... » (3).

Après son come-back, la préparation des combats est encore plus rigoureuse ; de quatre à six kilomètres par jour de course chaque jour ; il fractionne son

entraînement en salle en rounds de trois minutes séparés par une minute de repos, trois rounds de sac de sable, trois rounds de punching-ball, qu'il attaque le travail avec les sparring-partners frais, soit au total l'équivalent d'un combat de quinze rounds chaque jour pendant deux mois.

Mais avant tout, Muhammad Ali est un combattant d'une lucidité et d'une clairvoyance hors pair ; encore débutant amateur, il analyse les lourds de l'époque :

« Ils ne se déplacent pas, ne tournent pas autour de leur adversaire, ne savent pas reculer au bon moment »(3). Et il met au point sa technique :

« Sting like a bee, fly like a butterfly. Il apprend à frapper en esquivant, à rompre devant les coups, à dégager vite après l'attaque : « J'apprends qu'il est possible d'esquiver la plupart des coups, mais pas de près » (3). Il met au point son « radar personnel » : « Je sais jusqu'où je peux reculer, j'apprends à avancer la tête à portée des coups pour obliger mon adversaire à frapper... puis à rompre en gardant les yeux bien ouverts... » {3}.

Sa lucidité, Ali la garde pendant le combat. Le premier round contre Foreman au Zaïre lui suffit pour changer une tactique mise au point durant les deux mois de préparation.

Surtout Ali voit son adversaire : " Je vois partir le poing avant qu'il ait quitté la poitrine de mon adversaire » (3). Le voir, c'est le sentir, le connaître : « Les boxeurs sont des explorateurs, ils découvrent quelque chose sur leurs adversaires ou sur eux-mêmes que les autres ignorent ». (3)

Le lourd le plus rapide de tous les temps ?

Peut-être, les caméras n'ont pas pu enregistrer le coup qui mit Tonny Liston KO au premier round du match revanche, ni celui qui mit Foreman KO. Mais il est probable que Jack Johnson avait un style et une vitesse d'exécution proche de la sienne. Le plus grand ? Jack Johnson et Joe Louis avaient probablement sa classe.

(1) « Histoires de la boxe » -Jack London - 10/18

(2) « Les grandes heures de la boxe » -O.

Benamou, F. Oerben -Pygmalion

(3) « Le plus grand » -Muhammad Ali -R. Durham - Gallimard

(4) Clay est le nom de la famille blanche de Louisville qui possédait ses grands-parents.

Brice AVELINE